

Nous le répétons encore : nous aurions voulu voir Miramon prêter l'appui de sa vaillante épée aux défenseurs de Puebla ; ses qualités militaires y auraient brillé dans toute leur splendeur. Mais nous repoussons hautement l'accusation de traître et les cris de haine qui ne révèlent que la bassesse des sentiments de ses ennemis, et marquent la supériorité réelle du général Miramon par la crainte qu'il leur inspirait.

C'est dans ces circonstances que le général Bazaine ouvrit la campagne de l'intérieur à la tête de 20,000 hommes commandés par les généraux Douai, Castagny, Marquez et Mejia.

Ce corps d'armée fut divisé en deux colonnes qui marchant par deux routes différentes devaient opérer leur jonction à Guadalajara. (Voir Carte N.^o 9).

Douai prit avec Mejia la route du nord et arriva quelques jours après à Queretaro, tandis que Bazaine, Castagny et Marquez marchaient sur Morelia.

Une brigade, sous les ordres de Bertier, s'était avancée peu de jours auparavant sur la route de Toluca et avait eu une rencontre sans importance à Zinacatepec avec les forces libérales.

Celles-ci se trouvaient éparpillées un peu par tous les territoires de la République : Doblado occupait avec 7,000 hommes ceux de Queretaro et de Guanajuato ; Negrete, San Luis Potosí avec 5,000 et Uraga opérait avec 4,000 dans l'état de Jalisco.

Le général Alvarez, avec 3,000 volontaires dans le sud, secondait les opérations de Porfirio Diaz qui à la tête de 2,500 hommes prenait d'assaut la ville de Tasco.

Après ce succès, Diaz entreprit le siège d'Iguala que défendait le général impérialiste Vicario. Marquez envoya une brigade au secours de la place et Porfirio Diaz se vit obligé de lever le siège et de s'interner dans l'état de Oaxaca, dont il fortifia la capitale, ayant étendu son pouvoir sur toute la côte de Sota-Vento et sur l'état éloigné de Chiapas.

La colonne de Douai arriva heureusement à Guadalajara et

Miramon recevait en novembre 1863, l'ordre de s'y rendre pour y former une division avec les cadres de chefs et officiers qu'on mit à sa disposition.

Arrivé à Guadalajara il prenait les premières mesures pour l'organisation des ses troupes, lorsque le colonel Garnier du 52^{ème} de ligne arriva dans cette place.

Le colonel Garnier prétendait que Miramon se mît sous ses ordres, mais celui-ci s'y refusa et eut recours au ministère de la guerre. La réponse qui lui fut donnée ne lui étant pas favorable, il donna sa démission et résolut de se retirer à la vie privée.

Le gouvernement de la Régence accepta la démission du commandement confié à Miramon, mais ne crut pas devoir accepter sa démission de l'armée impériale, avant l'arrivée de Maximilien qui eut lieu quelques jours après. ¹

Ces faits s'étaient produits de décembre 1863 à mars 1864 et l'arrivée de Maximilien eut lieu en juin de cette année. Ils n'eurent aucune importance au point de vue militaire, tant à cause du court laps de temps que Miramon était resté à Guadalajara, que des modiques ressources que le gouvernement de la Régence avait mis à sa disposition.

À ce propos nous croyons bon d'insérer les communications officielles échangées entre les généraux Miramon et Bazaine :

“ Corps expéditionnaire du Mexique. — Cabinet du général en chef — N^o 87 — Guadalajara, le 11 janvier 1864.

“ Général,

J'ai l'honneur de vous informer qu'avant de quitter Guadalajara pour entreprendre mes opérations militaires, j'ai désigné M^r le Commandant de la 2^{ème} brigade de la première division du corps expéditionnaire, pour remplir les fonctions de commandant supérieur de la ville de Guadalajara et

¹ Il (le général Bazaine) fit revenir à Mexico le général Miramon, dont l'attitude lui semblait suspecte. Noix, *Intervention française*, p. 354.

du district. — J'ai également investi Monsieur le général Mariano Moret des fonctions de Préfet politique du département, fonctions qu'il remplira concurremment avec celles de Préfet municipal auxquelles l'a appelé la confiance de ses concitoyens. Vous n'aurez donc à vous occuper à Guadalajara que de l'organisation de la 3^{ème} division de l'armée mexicaine placée sous votre commandement et dont vous trouverez les éléments dans les troupes auxiliaires qui occupent l'état de Jalisco. — Il est bien entendu que dans le cas où M^r le Commandant supérieur ferait appel à vos troupes, ces dernières seront mises à sa disposition pour la défense de la ville et du territoire, principalement du côté des *haciendas* de l'Ascension. — Recevez, général, l'assurance de ma considération la plus distinguée. — Le général commandant en chef l'armée franco-mexicaine — BAZAINE. „

Le général Miramon répondit dans les termes suivants :

“ Armée mexicaine — Division Miramon — État major général. „

“ Général,

“ J'ai reçu hier à dix heures du soir votre communication du 10 courant.

“ Par elle j'ai vu que le commandant de la 2^{ème} brigade de la 1^{ère} division du corps expéditionnaire a été revêtu par vous du commandement militaire supérieur de cette place, de même que M^r Mariano Moret a été chargé d'occuper le poste de chef politique et municipal.

“ Vous me dites, général, que je n'aurai à m'occuper que de l'organisation de ma division et dans le dernier paragraphe de votre note vous me prévenez que dans le cas que le commandant supérieur ait besoin de mes troupes pour défendre cette ville ou son territoire, je les mette à sa disposition, sans me

désigner, pas plus qu'aux autres généraux qui m'accompagnent, la place que dans un cas semblable nous devrions occuper.

“ J'ai énormément regretté, général, d'avoir reçu votre note 16 heures après votre départ car cela a empêché toute explication à ce sujet. Cependant, permettez-moi que je vous dise, avec toute la franchise propre de mon caractère, que ni ma conscience, ni ma dignité me permettent de jouer le rôle que vous me réservez dans le cas d'une attaque possible de cette place, et que, dans l'alternative de rester inactif dans la défense de la place ou de me mettre aux ordres du colonel qui en est le commandant, il ne me reste, comme solution, que de me retirer à la capitale avec mes cadres et de remettre au plus ancien colonel le commandement du peu de troupes qui existent. De cette façon au moins je conserverai la dignité de l'emploi dont je suis investi par la nation.

“ Lorsque j'ai accepté le commandement de la division, que m'a confiée la Régence de l'empire, je l'ai fait, animé des meilleurs désirs pour le bien de mon pays, pour sa tranquillité et pour contribuer de toutes mes forces à y fixer pour toujours les principes d'ordre et de moralité qui sont la base d'une nation bien constituée.

“ J'ai voulu donner l'exemple de la soumission à la volonté nationale dignement interprétée par la junte des notables, j'ai accepté sans réserves ses décisions, et venant à peine de quitter la première magistrature de l'ancien régime, je désirais, que mes actes prouvassent plus que mes paroles, la loyauté avec laquelle j'embrassais la nouvelle forme de gouvernement que la nation allait se donner et le respect et la vénération avec laquelle je regardais l'illustre prince élu pour en conduire les destinées.

“ Mais je voulais tout ceci, en conservant ma dignité ou pour mieux dire la dignité de la haute place que j'occupe dans l'armée, et comme votre détermination du 10 rend ceci impossible, je vous prie, général, de donner des ordres dans le

sens que je vous ai indiqué et croyez qu'il m'est bien sensible de ne pouvoir vous aider d'une façon efficace et active dans vos opérations.

“ *Le Général de division*
“ MIGUEL MIRAMON „

De retour à Mexico, il fut scrupuleusement observé par la police de la Régence.

Bazaine de retour à la capitale après sa campagne de l'intérieur, mal disposé envers lui, le tracassait même dans ses actes les plus insignifiants.

Il fit un rapport à la régence de l'empire, dans lequel il l'accusait d'insubordonné, d'ambitieux et de s'être emparé de 500 francs provenant des dépôts de Celaya.

Miramón n'eut pas de peine à détruire ces accusations ; et quant à la dernière, qui était celle qui l'offensait davantage, il prouva que cet argent avait été le prix de la location de chars qui avaient transporté les bagages des chefs de sa division lorsqu'il s'était rendu à Guadalajara.

Une fois justifié officiellement, il en fit avec Bazaine une question personnelle, qui se termina par la restitution à Miramón de l'original de cette communication blessante. Cette communication se trouve dans les archives du général Miramón.

Pendant que ces événements avaient lieu, d'autres plus graves se passaient dans l'état de Michoacan.

Dans ce dernier État, Uruga inquiétait le général L. Marquez, qui dut concentrer ses troupes dans la ville de Morelia.

Uruga ayant réuni toutes ses troupes attaqua la place avec une grande vigueur ; la résistance ne fut pas moins énergique et Marquez reçut au visage une grave blessure ; mais il remporta la victoire.

Plus tard, le général Uruga fut gagné à la cause de l'empire et il vint avec les généraux Iglesias et Camaño à la tête

de son armée se rendre à Marquez. Cependant nombre de soldats restèrent fidèles à la cause républicaine et abandonnèrent le général qui les livrait à l'ennemi. ¹

En décembre 1863 le général Mejia était entré à San Luis Potosi, siège du gouvernement de Juarez ; il y entra sans trouver de résistance ; mais peu de jours après, le général Negrete, ministre de la guerre de Juarez, attaqua la ville et le bataillon de *zapadores* pénétra jusque dans l'intérieur de la place.

Mejia chargeant à la tête de sa cavalerie faisait prisonnier le bataillon de *zapadores*.

Le colonel, baron Aymard, vint avec le 62^e de ligne s'unir au général Mejia et tous deux livrèrent bataille au général Doblado à Matehuala et le mirent en déroute.

Juarez se trouvait au Saltillo sous la sauvegarde du général Vidaurri qui commandait depuis plusieurs années dans les États limitrophes de Nuevo Leon et Coahuila.

Mais Vidaurri donna son adhésion au gouvernement impérial en même temps que son lieutenant, le colonel Quiroga, qui faillit fusiller Juarez.

Le président s'achemina vers Chihuahua, où il établit son gouvernement.

Le général Mejia après le combat de Matehuala devait poursuivre sa marche jusqu'à la frontière nord-américaine, et occuper la ville de Matamoros située en face de Bronswille.

L'État de Tamaulipas fut envahi par des *contre-guerrillas* commandées par un officier français, nommé Dupin, qui fit une guerre cruelle dans cette région aux *guerrillas* qui s'y étaient organisées et spécialement à celle du colonel Pedro Mendez, non moins cruel que Dupin ; aussi la guerre prit-elle un caractère de sauvagerie extrême dans cet État.

¹ Le général L. Uruga fut accueilli favorablement par Maximilien, qui le nomma membre du conseil d'état, poste qu'il occupa jusqu'à la fin de l'empire. Il se retira alors à San Francisco (Californie) où il mourut après 18 ans d'exil.

C'est dans ces conditions et alors que Juarez ne quittait pas encore Chihuahua, que furent levés les *actos* d'adhésion qui appelèrent Maximilien au trône du Mexique.

Ce prince reçut en avril 1864 la commission qui lui offrait la couronne impériale et immédiatement il nomma sa maison militaire et envoyait à Mexico le commandant Joaquin Rodriguez muni des pouvoirs nécessaires pour déclarer la fin de la Régence et nommer le général Almonte lieutenant de l'empire. Maximilien se rendit à Rome, où il eut une conférence avec Pie IX; il vint ensuite à Paris, où il eut plusieurs entrevues avec Napoléon III.

Il contracta un emprunt pour couvrir les premiers besoins de son nouvel empire.

La question financière était la plus difficile à régler. Nous avons déjà dit dans quelle détresse se trouvait le trésor mexicain depuis de longues années; les sources de revenus étaient presque entièrement taries, il fallait donc demander au crédit public les sommes indispensables aux frais de premier établissement; mais comment amener les capitalistes à prêter leur argent à un débiteur jusqu'ici insolvable, et dont l'insolvabilité future n'était que trop facile à prévoir? L'habileté de M. Fould, ministre des finances en France, triompha de cet obstacle, en substituant, il est vrai, aux graves difficultés du moment des difficultés plus graves encore pour l'avenir.

La plus grande partie des titres de la dette extérieure mexicaine, qui s'élevait au capital de 256 millions de francs, et dont l'origine remontait aux premiers temps de l'indépendance, se trouvait entre les mains de créanciers anglais.

On affecterait une partie de cette dette au paiement des dépenses personnelles de l'empereur Maximilien, et le reste servirait à couvrir les intérêts de la dette, ce qui devait intéresser les créanciers anglais au succès de l'emprunt.

M. Fould sut faire accepter cette idée par une importante maison de banque anglaise.

Une commission des finances mexicaines fut constituée à Paris sous la présidence du comte de Germiny, pour représenter le gouvernement mexicain dans les opérations financières nécessitées par l'emprunt.

Il fut convenu que l'on créerait 18 millions de rente à 6 0/10, dont six millions seraient réservés à la France et aux indemnités françaises. En émettant l'emprunt au taux de 63 francs, on comptait sur un capital de 190 millions environ; mais la souscription publique fournit seulement 102,200,000 francs, que les frais de courtage et de commission réduisirent encore à moins de 96 millions. Sur ce produit, une somme de 8 millions fut immédiatement comptée à l'empereur Maximilien: 27 millions passèrent aux mains des créanciers anglais; le reste fut déposé à la caisse des dépôts et consignations en garantie de deux années d'intérêts, et repris par le trésor français à valoir sur les frais de guerre.

L'emprunt fut presque entièrement souscrit en France, grâce à la confiance qu'inspirait la prétendue coopération des capitalistes anglais et grâce surtout à la propagande faite par les agents de l'État.

Le résultat de cette opération financière était, en définitive, de faire servir l'épargne française au remboursement des créanciers anglais: elle se chargea de l'émission.

Plus tard, la société du crédit mobilier français fut associée à cette combinaison, et les receveurs généraux des finances furent invités à y prêter leur concours.

Durant la période de la régence le pays jouit d'un certain bien-être qu'on attribua à la nouvelle forme de gouvernement, sans réfléchir à ses véritables causes.

La liste civile était payée régulièrement, les denrées se consumaient et se payaient à des prix élevés et la sûreté individuelle existait sur tous les points occupés par les troupes françaises.

Tout ceci provenait de ce que le trésor mexicain ne payait

pas l'armée dont les dépenses étaient soldées par l'intendance française, et du grand nombre de troupes qui formaient un contingent extraordinaire et une agglomération d'hommes qui devait disparaître lors de l'embarquement pour la France du corps expéditionnaire.

Cependant les actes civils des autorités françaises lui avaient aliéné une grande partie de la population ; nombre de victimes avaient été sacrifiées sous la Régence par les jugements sévères des cours martiales, composées d'officiers français. Les prévenus qui étaient appelés à y comparaître étaient souvent des malheureux qui ne savaient même pas de quels crimes ils étaient accusés.

Les jugements en étaient sommaires et le plus souvent l'exécution des condamnés avait lieu le lendemain même sur la place de Miscalco.

Il y eut des innocents, qui furent frappés, victimes d'une délation et dont la difficulté de se défendre s'aggravait avec la différence des langues.

Le lieutenant-colonel Potier, nommé par Bazaine commandant de la place de Mexico, établit la peine du fouet, qui reçut la réprobation générale.

Un grave dissentiment s'éleva entre la Régence et le quartier général français.

Le gouvernement de Juarez avait vendu les titres de crédit hypothécaire souscrits par ceux qui avaient en leur échange acquis les bien-fonds du clergé.

Les possesseurs de ces titres vinrent en exiger le paiement aux tribunaux de la régence.

Le personnel de la justice, qui comptait parmi ses membres un grand nombre de conservateurs, refusait de donner suite à ces demandes et voulait rester en dehors des affaires qui avaient un rapport quelconque avec le clergé.

Cette inaction de la part des tribunaux fit lever contre eux un cri général par les intéressés.

A cette époque l'archevêque de Mexico, Monseigneur Labastida, faisait partie de la régence et n'était pas le dernier à pousser les tribunaux dans la voie qu'ils avaient adoptée.

Les possesseurs de biens nationaux s'en plaignirent à Bazaine, et le prièrent de faire exécuter les lois de Juarez qui n'étaient pas abrogées.

Le chef du corps expéditionnaire s'étant abouché avec les régents Almonte et Sala obtint d'eux ce qu'on lui demandait.

Mais l'archevêque s'opposa à cet arrangement, il abandonna la régence, et partit pour l'Europe peu de temps après.

L'administration de la justice suivit les idées de l'archevêque et se refusa à accepter les décisions de la Régence, ce qui obligea à les remplacer par des magistrats qui reçurent les pouvoirs pour juger des affaires appartenant à la désamortisation des biens du clergé.

Maximilien après avoir rendu visite à Napoléon III et conclu avec lui le traité de Miramar, dont nous avons déjà parlé, s'embarqua avec l'impératrice à bord de la frégate autrichienne *Novara* et fit voile pour le Mexique.

Pour que l'on connaisse bien tous les détails qui précédèrent la fin de ce malheureux prince, nous croyons bien de rappeler qu'avant son départ de Miramar, le gouvernement publicain lui envoya M^r J. Teran, ancien ministre de Juarez, pour lui notifier que tous les actes de la Régence avaient eu lieu sous la pression d'une armée française et que son éléction au trône du Mexique n'était pas l'expression de l'opinion populaire du pays.

Cette communication donna lieu à la consultation, de la part de Maximilien, d'une commission de jurisconsultes anglais dont l'opinion fut favorable à l'idée de l'assemblée des notables de la Régence.

S'étant embarqué, comme nous l'avons dit, il arriva à Vera-Cruz le 29 mars 1864.

Il y fut reçu très-froidement, quoique cela n'eût pas lieu dans

les autres villes qu'il traversa pour se rendre à Mexico et qu'il trouva bien disposées en sa faveur.

Fort bien accueilli par la haute société de la capitale où il entra le 12 juin, il n'en fut pas de même par le peuple, qui affecta une certaine indifférence lors de l'arrivée des princes.

C'est dans ces conditions que Maximilien prit les rênes du gouvernement, ayant à lutter avec une situation extrêmement difficile, comme on verra dans la suite.



CAP. III.

L'Empire.

Caractère de Maximilien — Ses conseillers — Choix de son ministère — Il doit résoudre les questions financières, militaires et ecclésiastiques — Abus de Bazaine — Voyage de l'empereur dans l'intérieur du pays — Bazaine est nommé maréchal de France — Campagne de Douay dans le sud de Jalisco — Coopération de Castagny à ces opérations — Arteaga et Salazar sont fusillés — Romero est passé par les armes — Bataille de Majoma — Juarez se retire à Chihuahua — Son coup d'État — Poursuivi par Brincourt il se réfugie à Paso del Norte — Yucatan — Tabasco — Projets de Maximilien pour améliorer la situation des indiens — Opérations militaires dans la Huasteca — Assaut et pillage de Bagdad — Réclamations diplomatiques — Siège de Matamoros — Combat de S^{ra} Isabel — Capitulation de Matamoros — Prise de Oaxaca — Emprisonnement et fuite de Porfirio Diaz à Puebla — Défaite d'Oronoz — Bataille de la Carbonera — Mission de M. M. Costa, Boudin et Langlois — M. Osmond et Friant sont nommés ministres de la guerre et des finances — Napoléon III désapprouve ces nominations — Auza s'empare à Zacatecas de Gonzales Ortega — Le corps expéditionnaire français se retire du Mexique — Situation des partis politiques dans le pays — Maximilien à Orizava — Arrivée dans cette ville des généraux Miramon et Marquez — Miramon entreprend la campagne de l'intérieur — Prise de Zacatecas — Castillo reste immobile à San Miguel el Grande — Bataille de San Jacinto — Exécution du général Joaquin Miramon — Bataille de la Quemada — Retraite des impériaux à Querétaro.

Noix décrit Maximilien dans ces termes :

“ Maximilien était heureusement doué ; bon, affable, intelligent, instruit, exerçant un grand charme sur tous ceux